

TOUS POUR CHACUN, CHACUN POUR TOUS

LA

SOLIDARITÉ

JOURNAL DES PRINCIPES

Paraissant le 1^{er} de chaque mois, sous la direction de CH. FAUVETY.

Pour tous les envois, s'adresser à M. RAISANT, à la *Librairie des sciences sociales*, rue des Saints-Pères, 13.

Prix de l'abonnement : Paris, un an, 5 francs. — Départements, 6 francs. — Étranger, 7 francs.

SOMMAIRE :

Bulletin du mouvement philosophique et religieux : *Peut-il y avoir un nouveau catholicisme romain?* — M. de Girardin et le droit de punir. — L'unité de l'être humain et le polyzoïsme. — Recherches psychologiques à propos de spiritisme (2^e article). — Tibère, de Beulé, par Al. Weill. — Les Seaux, — Les Gonds (fables), par Drevet. — De la Solidarité et des Principes. *Des Principes* (fin), par E. J. Perès. — Correspondance. — Bulletin bibliographique.

BULLETIN

DU MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE ET RELIGIEUX

Peut-il y avoir un nouveau catholicisme romain?

Il existe encore de braves gens qui croient que l'Église romaine a fait fausse route — soit dès l'origine, soit à partir de telle ou telle époque, — et que c'est à recommencer. Ces fils pieux du catholicisme sont toujours prêts, comme les filles de Pélidas, à faire bouillir leur vieux père dans la marmite de Médée, dans l'espoir de le rajeunir. Si j'étais l'Église, ou tant seulement son pape, je me défierais de ces mystiques. On ne fait pas plus revivre un organisme religieux qui a fait son temps qu'on ne fait revivre un vieillard arrivé au terme de sa carrière. Toute âme nouvelle veut un corps nouveau : toute idée nouvelle, en s'implantant dans un milieu, s'y développe selon sa nature et s'y organise dans des formes qui lui sont propres.

Ces réflexions nous sont inspirées par un écrit d'un membre du Parlement de Turin, M. Castiglia, qui, sans aucun doute, est un esprit distingué, mais qui eût été en outre un très-utile pionnier du progrès s'il ne s'était at-

tardé dans la contemplation du moyen âge (1).

Malheureusement M. Castiglia est venu au monde en l'an 1300, pendant le grand Jubilé. Il a connu Dante, qui lui a expliqué le plan de la grande unité catholique et lui a donné le mot de la *Divine Comédie*. Depuis lors, M. Castiglia s'est si bien habitué à vivre dans la *vision dantesque*, qu'il s'y est incrusté. Cinq ou six siècles se sont écoulés sans qu'il s'en soit aperçu. Le catholicisme a fait sa tâche, a accompli son œuvre dans le monde ; l'idéal de Grégoire VII, réalisé tant bien que mal par ses successeurs, a épuisé tout ce qu'il contenait d'éléments organiques ; des formes nouvelles suscitées par un idéal tout autre ont surgi ; on a vu naître dans les esprits des aspirations toutes différentes et se produire dans les sociétés des besoins tout nouveaux ; la Renaissance, la Réforme, la Philosophie, la Révolution, ont balayé les vestiges de la théocratie catholique, et M. Castiglia rêve encore ce que rêvaient Dante et Hildebrand !

M. Castiglia veut réaliser l'unité sur la terre comme au ciel. Nous ne l'en blâmons pas. Nous aussi nous voulons l'unité, convaincu que le monde plus que jamais en a besoin. Mais l'unité que nous cherchons, comme la cherchèrent tous les penseurs à toutes les époques de la vie

(1) Cet écrit est intitulé : *LE CATHOLICISME, sa perversion* (pervertimento), *a verità, son avenir*, par Benedetto Castiglia. — Torino, 1868.

Mais comment concevoir une telle puissance, si l'être humain n'est qu'une *unité apparente*, si l'unité de l'âme ne domine pas tous ses contenus, tous ses attributs, toutes ses fonctions, *toutes ses formes matérielles*, comme la loi domine tous les rapports qu'elle unifie en les formulant? Unité de l'être est donc synonyme d'autonomie de l'être.

Et M. Durand, s'il veut être exact dans son langage, devra dire avec nous : que si, dans ses parties, dans ses éléments, l'être *paraît* multiple, pris dans son intégralité — et c'est ainsi que toujours il s'affirme dans son moi — il est bien réellement un.

RECHERCHES PSYCHOLOGIQUES

A PROPOS DE SPIRITISME.

(2^e article.)

Nous avons reçu plusieurs lettres sur le *spiritisme*. Parmi ces lettres, nous avons choisi celle que l'on va lire comme posant très-bien la question.

Monsieur,

Permettez à un professeur qui depuis six ans s'occupe et est témoin de faits spirites de vous adresser un mot sur cet important et vaste sujet.

Comme vous le dites très-bien, les faits magnétiques et spirites appartiennent tous à la même série. Ils s'expliquent, continuez-vous, par le jeu des mêmes forces. Ici je vous demanderai la liberté de distinguer.

Les faits magnétiques sont dus à l'action psychique d'un incarné sur un autre esprit également incarné. Rien de plus exact. Mais il n'en est plus entièrement de même quand il s'agit de faits spirites proprement dits. Là, les deux facteurs de l'opération sont l'un et l'autre incarnés, doués d'organes de chair; ici, l'un des facteurs seulement est incarné, l'autre est à l'état d'esprit désincarné, libre, doué d'un organisme fluïdique. C'est celui-ci et non plus le magnétiseur humain qui influence, meut, dirige et éclaire l'incarné.

Cette distinction est capitale, et tous les spirites que j'ai entendus la faisaient sans hésitation et sans laisser place au doute.

Pour ma part, tout ce que j'ai vu, phénomènes de médianimité auditive, parlante, intuitive ou autre, m'a invariablement suggéré cette distinction, et l'explication de phénomènes à laquelle elle sert de base m'a paru la seule admissible, fondée sur les faits. Toute autre manière de voir, loin d'expliquer tout, jette l'esprit dans bien des perplexités et ne satisfait personne.

J'ajouterai que si vous rejetez cette explication, vous n'aurez nulle part dans la nature une preuve patente, irrécusable, universelle et à la portée des moindres intelligences, de l'éternelle indestructibilité de l'âme. Or, il ne saurait venir à la pensée d'aucun esprit juste et clairvoyant que la nature ait ainsi livré au hasard de vagues raisonnements cette grande et première vérité, base et condition de toutes les autres. J'adopte donc l'explication en question, parce que j'ai

besoin d'une démonstration et que je la trouve là, dans les phénomènes spirites, telle qu'elle doit être, expérimentale, éclatante et à la portée des plus petites intelligences.

J'espère, monsieur, que vous ne voudrez voir dans cette lettre que le vif désir que j'ai de ne pas voir se perpétuer plus longtemps des erreurs, des vues incomplètes, des idées préconçues sur la découverte la plus magnifique et la plus féconde du XIX^e siècle. Oui, monsieur, nous sommes les éternels fils de Dieu, ayant un point de départ infiniment petit, un point d'arrivée infiniment grand. Notre vie normale, au point où nous en sommes, c'est la vie fluïdique et spirituelle. L'état d'incarnation est accidentel, anormal, de plus en plus rare. La naissance et la mort, phénomènes si considérables au point de vue de l'incarné aveugle, sont à peine perceptibles aux yeux de l'esprit. Ceux d'entre nous qui ne sont pas garrottés par une enveloppe de chair n'en sont pas moins des nôtres, ont leur part à l'activité et aux passions communes, influencent de mille manières sur notre monde, et même exercent une action sensible lorsque les circonstances le permettent.

Mais, pour bien comprendre ces faits, il est indispensable de les provoquer, de les observer et de les étudier avec les dispositions d'un esprit sincèrement et profondément religieux. Or, c'est le sens religieux qui manque le plus souvent à nos contemporains, et il en résulte que la saine et impartiale appréciation des faits spirites est extrêmement laborieuse, ainsi que nous le remarquons tous les jours.

Recevez, monsieur, l'expression de ma plus parfaite considération.

QUÔMES D'ARRAS.

La vérité avant tout.

Il est bien peu de journaux qui puissent se dire indépendants. J'entends parler d'une véritable indépendance, celle qui permet de traiter un sujet sans préoccupation de parti, d'Église, d'école, de faculté, d'académie; mieux que cela, sans préoccupation du public, de son propre public de lecteurs et d'abonnés, et en ne s'inquiétant que de rechercher la vérité et de la dire.

La *Solidarité* a cet avantage bien rare de braver même les désabonnements, — car elle ne vit que de sacrifices, — et d'être trop haut placée dans les régions de la pensée pour avoir à craindre les flèches du ridicule.

En traitant du spiritisme, nous savions que nous ne satisferions personne, ni les croyants, ni les incrédules; personne, si ce n'est peut-être les gens qui n'ont aucun parti pris sur la question. Ceux-là savent qu'ils ne savent point. Ce sont les sages. Ils sont peu nombreux.

Tout ce que nous pourrions ajouter en guise de préambule ne vaudrait pas ce qu'a dit M. Agénor de Gasparin, se préparant à traiter le même sujet. Nous lui laissons la parole :

« De quel côté est la crédulité, je le demande, « du côté de ceux qui ferment les yeux ou du

« côté de ceux qui les ouvrent, qui comparent,
« qui expérimentent, qui sont décidés à mettre
« les faits au-dessus de leurs systèmes, au lieu
« de mettre leurs systèmes au-dessus des faits ?
« Il existe une crédulité négative, qu'on le
« sache bien ! On est crédule en refusant de
« croire, comme on est crédule en croyant.
« Ceux qui s'endorment sur le commode oreil-
« ler des opinions toutes faites et qui ne com-
« mettent pas l'imprudence d'avoir un avis à
« eux sont les plus crédules des hommes, les
« plus crédules et les moins courageux !

« Nos sociétés modernes périssent faute de
« courage, faute de convictions indépendantes.
« Nous ne conservons rien parce que nous ne
« croyons à rien, et nous ne croyons à rien parce
« que nous adoptons une fois pour toutes la
« croyance de tout le monde. Nous n'avons ja-
« mais que les idées qu'il est de bon ton d'avoir,
« et nous en changeons par conséquent lorsque
« la mode change.

« C'est l'amour de la vérité qui nous manque.
« Aux yeux de l'homme qui aime la vérité, il
« n'y a pas de vérités indifférentes. Il se sent
« pressé de défendre celles qui sont méconnues
« et il le fait sans calculer les conséquences en
« ce qui le concerne. On le jugera imprudent,
« on trouvera qu'il aurait dû se ménager, se
« respecter, se réserver pour des sujets plus sé-
« rieux ! Qu'importe ? La défense du vrai n'est
« au-dessous de personne. Celui qui laisse mal-
« traiter une vérité, si petite soit-elle, est aussi
« lâche que celui qui laisse maltraiter un
« homme dans la rue. NOUS NOUS DEVONS A QUI
« A BESOIN DE NOUS. »

Mouvement des tables.

Le point de départ du spiritisme a été, comme on sait, le mouvement des tables.

Le mouvement automatique des tables est pour nous un fait acquis. Comme c'est une chose d'expérience, nous n'avons pas à la démontrer. Un fait est ou il n'est pas : ceux qui ne l'admettent point n'ont pas besoin qu'on le leur explique. Nous raisonnons pour ceux qui l'admettent.

Quelques personnes réunies autour d'une table, les mains posées sur le bord, mais sans production sensible d'aucun mouvement musculaire, *veulent* que la table se meuve et *croient* qu'elle doit se mouvoir (1). Ainsi, foi et volonté, telles sont les conditions fondamentales et toutes psychiques du phénomène. La foi est le point d'appui du levier ; la volonté en est le moteur.

Mais le levier, où est-il, quel est-il ?

(1) Nous ne voulons pas dire qu'il faut que tout le monde veuille et que tout le monde croie, mais seulement que la *volonté* et la *foi* dans la possibilité de l'œuvre sont des éléments nécessaires de succès, et qu'il faut qu'ils se trouvent, à quelque degré, si ce n'est chez tous les coopérateurs, du moins chez quelqu'un ou quelques-uns d'entre eux.

Le levier est ici, comme partout, l'électricité, cet agent universel, et dans l'espèce, l'électricité humaine qui, mise en jeu par le système nerveux de chaque opérateur, s'accumule dans la table et produit des effets de mouvement.

Il nous est impossible de rien voir dans ce fait qui ne soit conforme aux lois physiques et physiologiques, et si l'on doit s'étonner d'une chose c'est que nos savants s'en soient étonnés. (1)

Comment, voilà des personnes qui agissent de concert, qui dépensent de la force en la dirigeant sur un même point, et l'on veut que cette force soit perdue ! Cependant on trouverait tout simple que la table fût remuée par une impulsion musculaire. Dans ce cas, on n'hésiterait pas à affirmer que la quantité de mouvement produit sera équivalente à la somme de forces dépensées. Eh bien ! nous prétendons que cette loi est absolue, qu'elle est la même, quel que soit l'instrument par lequel le mouvement est transmis, fer ou tendons, bois ou muscles. Et nous ajoutons que toutes les vibrations effectuées dans les tubes nerveux des opérateurs pendant l'opération ont dû se communiquer aux fibres du bois, s'y manifester sous une forme quelconque de mouvement, en un mot que la quantité de mouvement transmise directement à la table par les papilles nerveuses, et non interceptée au passage, doit s'y retrouver tout entière et y produire son effet (2).

Donc quand la table se meut, on peut dire qu'elle se meut par suite d'une impulsion reçue des opérateurs et conformément aux lois dynamiques. L'électricité qui a pénétré la table ne peut s'en dégager sans produire du mouvement, comme fait le calorique en se dégageant du corps qui le contenait. Et dans l'un comme dans l'autre cas, il est à supposer que cette transformation du mouvement sera accompagnée de chaleur et de lumière, qui sont deux manifestations inséparables de l'électricité répondant à deux natures, à deux modes de mouvement (3).

(1) On n'a pas oublié les tentatives d'explications fournies par MM. Chevreuil, Babinet, Faraday. Avec quelques variantes, toutes ces explications faisaient intervenir les mouvements musculaires qu'on supposait imperceptibles, involontaires, inconscients. Il n'en est pas une qui soit encore maintenue, même par son auteur. L'explication du baron Reichenbach a une tout autre valeur, et nous croyons qu'elle s'accorde avec la nôtre, bien que nous ne fassions pas intervenir l'*Od*, qui nous paraît n'être qu'un des noms de l'électricité ou plutôt un de ses modes.

(2) Nous simplifions le problème pour bien nous faire comprendre, mais nous ne méconnaissons pas la complexité possible de l'expérience. Ainsi il peut arriver que tous les opérateurs ne concourent pas utilement et que le résultat soit entravé ou retardé par un défaut d'harmonie entre les désirs et les volontés et même les tempéraments des assistants. Il en est, parmi les opérateurs, qui absorbent une partie de la force produite par leurs voisins. Il faut admettre que l'harmonisation des courants nerveux s'est faite. Elle est nécessaire pour qu'il y ait convergence des forces et régularité dans les résultats.

(3) Les expériences de M. de Reichenbach ont permis de constater dans l'obscurité le dégagement de la lumière, qui est aperçue par les sensitifs. Quant à la production de la chaleur, elle est sensible pour tout le monde.

Rapports intellectuels.

Tant qu'on n'a qu'à expliquer le mouvement automatique des objets, on n'a pas besoin d'aller au delà de ce qui est acquis dans les sciences physiques. Mais la difficulté augmente lorsqu'on arrive aux phénomènes de nature intellectuelle.

La table, après s'être contentée de danser, se mit bientôt à répondre aux questions. Dès lors comment douter qu'il y eût là une intelligence ? La croyance vague aux esprits avait suscité le mouvement des objets matériels, car il est évident que sans cet *a priori*, jamais on ne se serait avisé de faire tourner les tables. Cette croyance, en se trouvant confirmée par les apparences, devait pousser à faire un pas de plus. Étant donné l'esprit comme cause du mouvement des tables, la pensée devait venir de l'interroger.

« Les premières manifestations intelligentes, dit M. Allan Kardec, eurent lieu au moyen de tables se levant et frappant avec un pied un nombre déterminé de coups, et répondant ainsi par *oui* ou par *non*, suivant la convention, à une question posée. On obtint ensuite des réponses plus développées par les lettres de l'alphabet : l'objet mobile frappant un nombre de coups correspondant au numéro d'ordre de chaque lettre, on arrivait ainsi à formuler des mots et des phrases, répondant à des questions posées. La justesse des réponses, leur corrélation excitèrent l'étonnement. L'être mystérieux qui répondait ainsi, interrogé sur sa nature, déclara qu'il était *esprit* ou *génie*, se donna un nom et fournit divers renseignements sur son compte. »

Ce moyen de correspondance était long et incommode, comme le remarque très-justement M. Allan-Kardec. On ne tarda pas à lui substituer la corbeille, puis la planchette. Aujourd'hui ces moyens sont généralement abandonnés, et les croyants s'en rapportent à ce qu'écrit machinalement la main du *medium* sous la dictée de l'esprit.

Il est difficile de savoir quelle est la part du médium dans les produits plus ou moins inspirés de sa plume ; il n'est pas aisé non plus de déterminer le degré d'automatisme d'une corbeille ou d'une planchette lorsque ces objets sont placés sous des mains vivantes. Mais la correspondance par la table, si elle est lente et peu commode, permet de constater la passivité de l'instrument. Pour nous, le rapport intellectuel au moyen de la table est aussi bien établi que celui de la correspondance télégraphique. Le fait est réel. Seulement il s'agit de savoir si le correspondant d'outre-tombe existe. Y a-t-il un esprit, un être invisible avec lequel on correspond, ou bien les opérateurs sont-ils dupes d'une illusion et ne

sont-ils en rapport qu'avec eux-mêmes ? Telle est la question.

Nous avons attribué à l'électricité émise par la machine humaine les mouvements mécaniques des tables, nous n'avons pas à chercher ailleurs que dans l'âme humaine l'agent qui imprime à ces mouvements un caractère d'intelligence. En se représentant l'électricité comme un fluide élastique d'une extrême subtilité qui s'interpose entre les molécules des corps et les entoure comme d'une atmosphère, on peut très-bien comprendre que l'âme, grâce à cette enveloppe, fasse sentir son action sur toutes les parties du corps sans y occuper une place déterminée, et que l'unité du Moi soit partout à la fois où peut atteindre son atmosphère. L'action par contact dépasse alors la périphérie du corps, et les vibrations éthérées ou fluidiques, en se communiquant d'une atmosphère à l'autre, peuvent produire entre les êtres en rapport, des effets à distance. Il y a là tout un monde à étudier. Les forces s'y influencent et s'y transforment selon les lois dynamiques qui nous sont connues, mais leurs effets varient avec le rythme des mouvements moléculaires et selon que ces mouvements s'exercent par vibration, ondulation ou oscillation. Mais, quoi qu'il en soit de ces théories qui sont loin d'avoir atteint la positivité nécessaire pour prendre rang dans la science, rien ne s'oppose à ce que nous regardions le Moi humain comme étendant à la table l'action de sa spontanéité et s'en servant comme d'un appendice à son système nerveux pour manifester des mouvements volontaires.

Ce qui le plus souvent fait illusion dans ces sortes de correspondances télégraphiques, c'est que le Moi de chacun des assistants ne peut plus se reconnaître dans la résultante de la collectivité. La représentation subjective qui se fait dans l'esprit du médium par le concours de cette espèce de photographie peut ne ressembler à aucun des assistants, bien que la plupart sans doute en aient fourni quelque trait. Cependant il est rare, si l'on observe avec soin, qu'on ne retrouve plus particulièrement l'image de l'un des opérateurs qui a été l'instrument passif de la force collective. Ce n'est pas un esprit ultra-mondain qui parle dans la salle c'est l'esprit du médium, mais l'esprit du médium, doublé peut-être de celui de tel assistant qui le domine souvent à l'insu de l'un et de l'autre, et exalté par des forces qui lui viennent, comme de divers courants électro-magnétiques, du concours donné par les assistants.

Nous avons vu bien des fois la personnalité du médium se trahir par des fautes d'orthographe, par des erreurs historiques ou géographiques qu'il commettait habituellement et qui ne pouvaient être attribuées à un *esprit* véritablement distinct de sa propre personne.

Une chose des plus communes dans les phénomènes de cette nature, c'est la révélation de secrets que l'interrogateur ne croit connus de personne ; mais il oublie que ces secrets sont connus de celui qui interroge, et que le médium peut lire dans sa pensée. Il faut pour cela un certain rapport mental ; mais ce rapport s'établit par une dérivation du courant nerveux qui enveloppe chaque individu, à peu près comme on pourrait faire dévier l'étincelle électrique en interceptant la ligne télégraphique et y substituant un nouveau fil conducteur. Une telle faculté est beaucoup moins rare qu'on ne pense. La communication de pensée est un fait admis par toutes les personnes qui se sont occupées de magnétisme, et il est facile à chacun de se convaincre de la fréquence et de la réalité du phénomène.

Nous sommes obligé de glisser sur ces explications très-imparfaites. Elles ne suffisent pas, nous le savons, pour infirmer la croyance aux esprits chez ceux qui croient avoir des preuves sensibles de leur intervention.

Nous ne pouvons leur opposer des preuves de même nature. La croyance à des individualités spirituelles non-seulement n'a rien d'irrationnel, mais nous la tenons pour toute naturelle. Notre conviction profonde, on le sait, est que le Moi humain persiste dans son identité après la mort et qu'il se retrouve après sa séparation de l'organisme terrestre avec toutes ses acquisitions antérieures. Que la personne humaine soit alors revêtue d'un organisme d'une nature éthérée, c'est ce qui nous paraît parfaitement probable. Le *perisprit* de ces messieurs ne nous répugne donc point. Qu'est-ce donc qui nous sépare ? Rien de fondamental. Rien si ce n'est l'insuffisance de leurs preuves. Nous ne trouvons pas que les rapports spirites entre les morts et les vivants soient constatés par les mouvements des tables, par les correspondances, par les dictées. Nous croyons que les phénomènes physiques s'expliquent physiquement, et que les phénomènes psychiques sont causés par les forces inhérentes à l'âme des opérateurs. Nous parlons de ce que nous avons vu et étudié avec beaucoup de soin. Nous ne connaissons rien jusqu'ici parmi les inspirations des médiums qui n'ait pu être produit par un cerveau vivant sans le secours d'aucune force céleste, et la plupart de leurs productions sont au-dessous du niveau intellectuel du milieu dans lequel nous vivons.

Dans un prochain article nous examinerons les doctrines philosophiques et religieuses du *spiritisme*, et notamment celles dont M. Allan Kardec a présenté la synthèse dans son dernier volume, intitulé *la Genèse selon le Spiritisme*.

TIBÈRE

Par BEULÉ.

Ce qui manque à la critique française du XIX^e siècle, c'est le mètre spirituel, autrement dit le critérium philosophique, qui seul remonte aux causes pour en expliquer logiquement les effets.

La littérature française du XIX^e siècle est d'autant plus coupable qu'elle n'avait qu'à suivre la voie lumineuse tracée par le génie français depuis la renaissance des lettres. Jamais, depuis Montaigne jusqu'à Voltaire, écrivain français n'a jugé l'histoire d'après ses faits matériels sans remonter aux causes spirituelles. On peut se tromper sur ces causes, mais quiconque ne les cherche pas ne produit que des œuvres mortelles ou mort-nées.

« Ce qui n'est que bien écrit, a dit Voltaire, ne dure pas. La philosophie est le sel conservateur de toute œuvre intellectuelle. »

On a l'habitude de citer les Allemands quand on aborde ce qu'on est convenu d'appeler *philosophie de l'histoire*. Mais, en cela comme en tout, les Allemands sont les imitateurs des Français. Est-ce que Montesquieu n'a pas connu la philosophie de l'histoire ? Est-ce que Voltaire, dans son *Essai*, a fait autre chose qu'un admirable précis de philosophie historique ? Les Français ont eu la chose depuis longtemps, les Allemands se sont avisés de lui donner un nom.

M. Beulé est un écrivain sérieux, un historien consciencieux, un chercheur infatigable. Son histoire d'*Auguste* et de *Tibère* se lit, non-seulement avec fruit, mais l'auteur sait répandre le charme d'un style clair et entraînant sur les recherches les plus ardues, et donner une valeur morale aux moindres faits et gestes.

Eh bien ! malgré tous ces dons, M. Beulé, manquant de ce mètre spirituel que je viens de nommer, prend partout les effets pour les causes, autant dire que son œuvre manque de sel conservateur.

M. Beulé tend à prouver que le despotisme énerve l'homme, émascule un peuple, abrutit les âmes et aboutit forcément à des barbaries aussi iniques qu'inimaginables. D'accord. Mais d'où vient le despotisme ? D'où vient qu'un peuple accepte la tyrannie abrutissante d'un seul homme comme Tibère, d'une seule femme comme Livie ? Le despotisme, mon cher monsieur Beulé, n'est qu'une cause secondaire. C'est déjà un fait, une horreur matérielle, et toute horreur est fille d'une erreur. C'est cette erreur qu'il fallait chercher.

On n'a même qu'à la chercher pour la trouver. Elle nous crève les yeux.

La justice sociale s'est toujours modelée sur